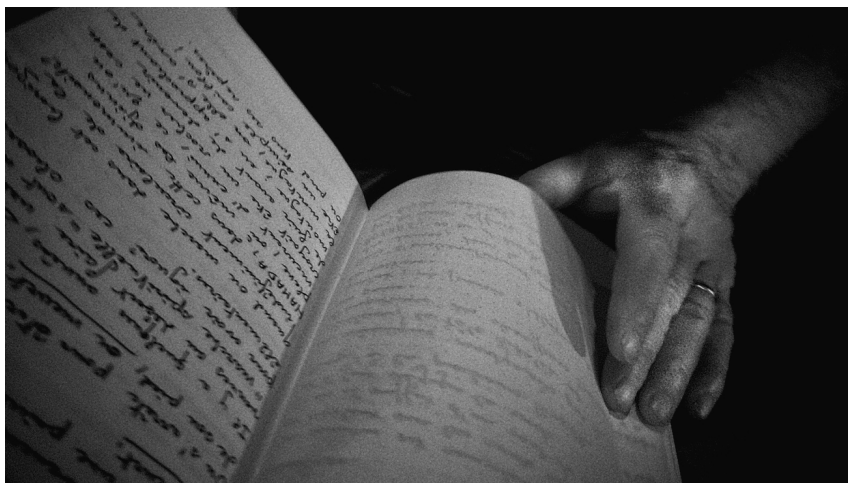


où vont les paroles quand le vent les emporte ?

Michel Beretti



Atelier Grand Cargo

en quelque mots

Petit traité de la marche au désert, ou propos sur la bipédie qui permet aux hominidés de sortir d'Afrique, ***Où vont les paroles quand le vent les emporte ?*** est un texte de fiction assemblant des faits réels et des situations vécues par l'auteur au Sahel.

Au désert, la nuit, un groupe d'hommes et de femmes épuisés marche vers une frontière de sable. Rencontre de hasard où le narrateur croise 21 destins, tous différents, tous semblables devant l'épreuve : Bachir, Koundou, Oluwakémi, Aboubakar devenu Abdoulaye en changeant de pays... Dans ce récit, le narrateur accueille la voix d'une jeune femme, tantôt adulte, tantôt petite fille, traversée par une autre voix, celle d'une mère folle, qui raconte l'excision, le mariage forcé et l'empoisonnement du mari.

remarques

Où vont les paroles quand le vent les emporte ? existe en deux versions :

- avec la comédienne Djénéba Issa Coulibaly incarnant le souvenir de Fatime, présente sur la scène mais pas dans le même espace ni le même temps que le narrateur
- une version avec la voix de Fatime enregistrée (studio de Joliba FM 105.5).

Au Mali, le texte de Fatime inclut des passages en bamanakan. En Europe, il est majoritairement en français.

personnages

Le narrateur – Michel Beretti

Fatime, sa voix ou son ombre – Djénéba Issa Coulibaly

Sur scène : un sac contenant des échantillons de sables, une carte, une pince à épiler.

Le narrateur entre, se déchausse.

le narrateur : Il y a quelques millions d'années, ce qui fait l'homme a commencé par les pieds. Mettre un pied devant l'autre, n'est-ce pas évident ? (Démonstration.) Le pied touche le sol par le talon ; il se pose sur le bord extérieur ; il se propulse en avant à la naissance du gros orteil tandis que le talon se redresse. (Marche.) Talon-pointe. La cheville et le tendon d'Achille transmettent la poussée du talon aux orteils. Talon-pointe. Et l'opération recommence. Il a fallu deux ou trois millions d'années pour parvenir à cette opération qui nous paraît si naturelle. (Marche.) L'homme marche, et il trotte. Même quand il court, il ne galope pas comme les autres animaux, les animaux à quatre pattes ; il trotte. Presque tous les mammifères sont plus rapides que l'homme. L'homme, lui, est un coureur de fond. Un marcheur endurant. S'il a pu s'affranchir de son monde originel, l'Afrique, s'il a pu aller vers d'autres mondes, c'est grâce à la bipédie. La faculté de marcher le caractérise et fait que l'homme reconnaît l'homme.

Nous marchons, pour notre plaisir ou pour nos affaires, sur les trottoirs des villes, l'herbe des prairies, les sentiers des montagnes. Marcher au désert est une autre histoire...

Comment définir un désert ? Une immensité vide ? Un espace sans vie ? Des dunes qui moutonnent à l'infini ?

Le désert n'est jamais absolument sans vie, même là où il n'y a pas d'eau, pas plus qu'il n'a un visage unique : plateaux caillouteux qu'entaillent les oueds, montagnes abruptes, labyrinthes de rochers étrangement découpés, dépressions où s'accumule le sel, semis de buissons épineux et d'arbres solitaires, enchevêtrement des dunes en mouvement...

Au désert, la marche n'est jamais la même : on gravit la pente douce jusqu'au sommet des barkhanes avant de dévaler leur versant abrupt ; on enfonce le pied jusqu'à la cheville dans le sable rendu mou par la pluie ; on trébuche sur les hamadas caillouteuses ; le sel aveuglant craque sous les pas dans les lacs desséchés ; on accroche ses vêtements aux buissons épineux...

(Il s'interrompt, examine ses chaussures.)

Semelles trop minces... Les épines les ont traversées... enfoncées dans la peau des pieds...

(Il fouille dans le sac, en tire une pince à épiler qu'il montre.)

L'accessoire indispensable pour la marche au désert ?... La pince à épiler.

À part les touristes dans quelques zones où ils ne risquent pas de tomber sur un quelconque djihadiste, on ne marche plus dans le désert. Croit-on. Les camions ont remplacé les chameaux, roulent sur les routes asphaltées. Il suffit d'un vent de sable, et il faut dégager la route. Jusqu'à la prochaine tempête. Les mécaniques martyrisées par la chaleur, la tôle ondulée et l'impatience des chauffeurs tombent en panne.

Surtout, ne jamais s'éloigner du véhicule.

Dans l'enchevêtrement mouvant des dunes, dans le labyrinthe des adrars, si on s'écarte du chemin que le vent efface pour satisfaire un besoin naturel, on meurt.

On laisse avancer les autres pour admirer une peinture rupestre, on meurt.

On s'arrête pour ôter une épine de son pied, on meurt.

Il y a quelques années, deux Vaudoises venues au désert faire une « marche spirituelle » sont mortes pour avoir ignoré ces choses élémentaires.

Quand on marche dans cet horizon indéfiniment circulaire de la hamada, dans cette immensité plane où même les djinns meurent d'ennui, ce qu'on croyait être un rocher ne cesse de fuir avant de devenir montagne ; en s'approchant de la montagne, elle s'avère être un simple caillou ; on perd tous ses repères.

Sans doute ces deux dames vaudoises, ce petit groupe de Suisses qu'accompagnait un pasteur croyaient que le Sahara rend disponible pour la méditation, qu'en mettant patiemment un pied devant l'autre, on se retrouve face à soi. Parce que personne ne peut marcher à la place de quelqu'un, parce que la patience et l'effort permettent de s'arracher à soi. Pour cela, le Jorat et la Vue des Alpes ont aussi leur charme...

Là-bas, la rafale soudaine d'un vent brûlant coupe la respiration, les pieds gonflent dans les chaussures, le frottement amène les ampoules, les épines du cram-cram s'enfoncent dans la chair, on mange le sable, la poussière.

Et il y a le silence.

Un silence absolu, inhumain.

On ne gagne pas la sympathie du désert. Il n'est pas non plus hostile. Il est indifférent.

Marcher peut être en Occident un éloge de la lenteur, un exercice spirituel, une protestation contre le rythme effréné du monde. Au désert, les heures s'étirent, le temps ralentit, l'ennui s'installe. Après l'ennui, vient l'hébétude. Le silence fait perdre le sens de la réalité.

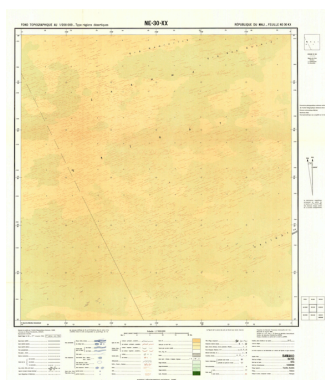
Un jour, je me suis perdu.

Quelque part à la limite indécise entre le désert et la brousse désertique, j'avais passé la journée à récolter des échantillons de pierres et de sables, à herboriser – car dans cet espace qu'on dit sans vie poussent des dizaines d'espèces de plantes – à suivre les traces sinueuses des vipères à cornes et les empreintes légères des gerboises, à observer toute cette vie discrète, à rêvasser devant une inscription en tfinagh ancien que les Touaregs d'aujourd'hui sont incapables de lire, et voilà, je m'étais perdu.

Il déplie la carte.

J'ai consulté la carte.

Il montre la carte.



La carte ne servait pas à grand-chose, n'est-ce pas ?...

Puis j'ai reconnu l'arrangement de deux buissons de chénopodes et d'un acacia épineux. Le soir venait. Il valait mieux repartir à l'aube et dormir là. J'avais de l'eau, des fruits séchés du nogonogofin – c'est un arbuste du genre *Grewia* – et le sder offrait ses petites baies douces. Une gandoura contre le froid, que demander de plus ?

C'est à ce moment qu'ils sont sortis de la grisaille du soir. Ils étaient vingt-et-un. Treize hommes et huit femmes. Dieu merci, il n'y avait pas d'enfants.

« – Le salut sur toi. – Sur vous, le salut. »

Ils étaient épuisés, chargés de leur bidon d'eau et de leur bagage. Ils se sont laissés tomber plus qu'ils se sont assis, éberlués de voir un Blanc à cette heure et dans cet endroit. Les derniers, à la traîne, surgissaient de l'obscurité, guidés par nos voix.

Qu'est-ce qu'ils faisaient là ?

Idrissa, leur passeur, avait roulé sans s'arrêter une seule fois et les avait fait descendre du pick-up en leur enjoignant de continuer à pied. Ils devaient se disperser pour passer la frontière par petits groupes de deux ou trois. De l'autre côté de cette frontière immatérielle, juste une ligne droite sur cette carte, un camion les attendrait. Le passeur leur avait assuré que la frontière n'était pas loin.

En Afrique, ne jamais croire quelqu'un qui vous dit : « – Ce n'est pas loin ».

J'en reconnaissais certains vus à la gare routière ou devant un des ghettos. Un ghetto, c'est ainsi qu'on appelle ces chambres nues autour d'une cour où dorment sur le ciment les migrants en attente du voyage. 500 francs, 1000 francs, ils avaient payé à chaque contrôle de police tout au long de la route, ils avaient payé les policiers pour entrer dans cette ville qui vivait des migrants, ils avaient encore payé à la barrière pour en sortir.

Depuis qu'on avait retrouvé quatre-vingt-douze cadavres dans le désert, les choses s'étaient compliquées.

Idrissa le passeur, propriétaire d'un ghetto et directeur d'une agence de voyages spécialisée dans le trafic de migrants :

« – Il n'y a plus assez de migrants qui passent par ici. Ça vous fait rigoler, vous, les Européens, mais nous, on pleure. Je te le dis, Michel : le marché est gâté. C'est la catastrophe ! La faute du gouvernement qui nous arrête, nous, les passeurs. Tout le monde a peur. Si on te voit discuter avec un migrant, tu es foutu. Du vendeur de bidons d'eau à 4000 francs aux coxeurs fluidifiants, jusqu'aux mamans qui préparent le riz au bord du goudron, la chaîne s'est cassée, les gens n'ont plus rien. »

Parce qu'il faut bien qu'un migrant vive dans l'attente de son transfert : 200, 250 000 francs par semaine pour se loger, se nourrir, payer le transport pour la Libye ou l'Algérie.

« – Tous les lundis, on faisait partir jusqu'à 12 000 migrants. Pour chaque véhicule, on pouvait se faire 3 millions d'un coup. Et le transporteur n'abandonnait pas son chargement en plein désert comme maintenant... Là, là, notre patience est à bout ! »

« – Qu'est-ce que tu vas faire, alors, Idrissa ? »

« – Si ça continue... Si ça continue, je retourne au village cultiver mes champs ! »

Depuis, les migrants empruntaient des routes plus dangereuses. Je n'étais pas sûr qu'un autre passeur viendrait les chercher après la frontière. Idrissa leur avait juré sur le Coran que tout était arrangé.

Parmi eux, il y avait un Guinéen, un Sénégalais, des Nigériens, deux Camerounaises, une Nigériane qui ne parlait qu'anglais, des Maliens... et même un Béninois !

Aboubakar racontait :

« – J'ai vendu les terres de la famille pour 17 millions, tout ça pour être enfermé dans une prison libyenne où on me frappait sur la plante des pieds. Je ne pouvais pas repartir en Guinée avec la honte d'avoir vendu les terres de la famille, je devais repartir. S'il avait fallu attendre le transfert un an, j'aurais attendu un an. »

Aboubakar était reparti en louant les papiers d'un autre : de Guinée, il était devenu Camerounais. Il n'était plus Aboubakar, mais Abdoulaye.

Qui serait-il à la frontière suivante ?

Bachir, presque un gamin, demanda poliment la parole aux aînés :

« – J'aime la France, je veux travailler en France. Je n'ai jamais trouvé de travail. Je suis né dans une famille pauvre... »

« – Tu marches vers la douleur, petit frère », lui dit Aboubakar, à moins que ce ne fut Abdoulaye, qui, la dernière fois, avait passé cinq jours sans descendre du pick-up, sans eau ni nourriture :

« – Il y en avait qui mouraient. Les passeurs les jetaient par-dessus bord après les avoir dépouillés. »

« – Dieu décide, dit paisiblement Bachir. Si je meurs sur la route, ce ne sera pas une mauvaise chose ; j’aurai essayé de nourrir ma famille. Il n’y a pas de solution quand il faut choisir entre vivre et mourir. »

Un autre jeune, un Soninké, ricanait en écoutant ces paroles trop souvent entendues : ce Bachir-là était pitoyable. Il n’était pas un exodant, lui. Aller quémander à l’État avec les sans-papiers, ça, c’était pour le troupeau ! Un guerrier doit prendre pour lui, chacun dans son chacun ! Koundou ne fuyait pas la guerre ni la misère comme Bachir. Il avait quitté sa famille, son pays pour aller se chercher et boire le monde à grands traits. Il avait pris son devant, grand brûlé au feu des grands périls, parce que c’est dans le feu de l’aventure qu’on revient quelqu’un. Aller en Europe, c’est l’exploit des héros, surtout s’il faut y aller à pied.

« – Il faut sortir du un peu-un peu, tu comprends, Michel, trouver une petite imagination sur la globalité des choses pour revenir un jour dans son tranquille, parce que le Soninké-là, il est comme sangara la perdrix : à un moment, il doit s’éloigner de son nid, mais il y revient toujours. »

Comment ne pas penser, en écoutant Koundou, que si ce qui était en train de devenir l’Homme a pu peupler la Terre, se libérer de son monde originel – l’Afrique – aller vers d’autres mondes au-delà de l’horizon trop connu, s’inventer des mondes nouveaux pour les raconter à son retour, c’est parce qu’il était devenu un marcheur ?

En anglais, les Camerounaises parlaient à voix basse avec la Nigériane... Je crois qu’elle s’appelait Oluwakémi. J’entendis :

« – L’homme te dit : – Déshabille-toi. Tu ne veux pas. L’homme te bat. Personne ne vient à ton secours. Après tu n’as plus le choix. Si tu fais ce qu’il veut, personne n’en saura rien. Si on le sait, tu es fichue. On croira que tu es à disposition. Il vaut mieux être protégée par un homme. Même s’il faut faire nuit commune. Ça t’évite de payer le voyage avec ton corps. Même si l’homme veut toujours décider pour la femme. »

Le Béninois... (Rire.) Le Béninois racontait qu’il s’était caché au port de Cotonou dans la cale d’un bateau chargé de billes de bois. Il voulait aller en Italie et il s’était retrouvé à Philadelphie. Les Américains l’avaient renvoyé chez lui. Cette fois, il avait préféré la voie du désert.

Tout le monde rit.

Brusquement, ils devinrent une communauté, petite Babel africaine d'une dizaine de pays, où les racontars sur ceux qui montaient vers le Nord s'entrecroisaient avec les récits sur ceux qui abandonnaient et rentraient au Sud.

Une des Camerounaises prit la parole. Quand elle voyait l'Europe à la télévision, elle se demandait ce qu'elle foutait à Douala. La vie l'énervait déjà. Elle avait quitté son emploi. On lui avait dit :

« – Tes formes feront rêver en France. Avec ta cambrure, ce sera l'émeute. Tu en feras profiter ta famille. Regarde les voisines qui se sont fait construire une villa grâce à leurs filles qui travaillent là-bas. »

L'autre déclara simplement qu'elle était partie parce qu'elle n'arrivait pas à rendre ce qu'elle devait aux aînés : il lui fallait éteindre sa dette de vie.

Un Sénégalais récita :

« Et, parfois, il me prend des mouvements soudains,

De fuir, dans un désert, l'approche des humains. »

Ces vers de Molière dans la nuit étoilée du désert, c'était à la fois parfaitement incongru et très beau. Je voulus l'interroger, mais déjà il était question d'un certain Ibrahim parti de Dakar pour échapper au mariage imposé par sa sœur aînée, puis d'un Gabriel à qui sa mère avait remis 4 millions de francs pour son voyage et qui, loin de partir, avait investi l'argent pour créer son entreprise en cachette, alors que sa mère le croyait en Europe, d'un Ramsès revenu Parisien moisi, dormant dans le salon de ses parents sur une natte, enjambé par ses petits frères et méprisé de tous.

À l'arrière-plan, Fatime (ou son ombre) erre dans la pénombre. On entend son chant nuptial.

Fatime : (Chanté) Guileyaaa, guileyaaa mani soro, nimaniaaaa, a yira allalaaaa fémin té bonda kelena nogoya massa yé allah yééé...

le narrateur : À l'écart, une jeune femme chantonnait, marmottait des paroles incompréhensibles, les yeux tournés vers l'invisible. Les autres me dirent :

« – C'est une folle fille d'une folle. »

Fatime : (Parlé, mêlant le français et le bambara) Prouuuu, ka birin né tikèra daaah là ma ka mbouranna kaou ka nalla folon ; oooohh niègo ko né nogolen do, ko né kassa bolen do ; ahou déyé mogo nogoleou yé, niamma ton kan mogohou ; ni niengoya yèrè tè aw ka né ladjè saa, waa bamanaou bé kouma do yèrè fo ko mogo si no tie tèrèyé. Annnnh ma no yi tèrèyé, moriaaaa aw ta fo ko ne ka dongodo sogomadafè wilili kan ko kan diè kan ga fini nogoniou bè ko. Wa tièou ah ah ah tiè magni saaaaa, awe bé ma fo ko né yé nioungounto fè yé wallaye allah bé ahou ka dougou demkandé ya fara ka filen kolon tie ka bara kolon tie, mogo djougouw, ma haramouyalen, allah yèrè tie kè len do ahou la fo kokono...¹

le narrateur : Ce n'est pas elle, que tu entends, là ; c'est sa mère dont tu entends la voix qui parle à travers elle, me dit un Malien. Sa mère la folle mendie et insulte les passants au carrefour de l'Hôtel de Ville à Bamako.

Fatime : (Parlé) La belle Fatime-toute-belle, regardez-moi tous ! Je suis la plus belle, la plus charmante, la plus jolie petite fille du monde ! (Chanté :) « Guileyaa, guila mani soro, niania, a yira allala féminin té bonda keleno nogoya massa yé allah yéééé. »

¹ « – Prrrr. Depuis que j'ai le dégoût des feuilles d'oseille, je n'en ai plus mis dans la sauce de ma belle-famille... Troupeau d'égoïstes, vous dites que je suis sale et vous dites que je pue, c'est vous-mêmes qui sentez l'immondice, et puis, comme disent les Bambaras, nul n'est le maître de son destin ! Est-ce qu'une personne peut choisir son destin ? Imbéciles ! Dites plus plutôt que vous êtes jaloux de moi, parce que chaque matin, je me lève pour laver mon corps et laver mes habits, tout est propre chez moi. Et puis les hommes, (rire) ah, ah, ah ! les hommes sont les plus égoïstes sur cette terre, vous êtes tous jaloux de moi, mais un jour viendra où c'est Dieu qui maudira votre village, il le détruira de fond en comble, il n'y aura même pas un coq sur votre terre maudite, ingrats que vous êtes, Dieu vous hait et il hait votre maudit village pourri. »

(Parlé) Mon papa, au village, il a des champs. J'adore mon papa. J'ai aussi une amie. Elle s'appelle Sitan. On est inséparables. On nous appelle les deux jumelles qui ne se ressemblent pas. Tous les jours, Sitan vient chez moi ou je vais chez elle. Nous nous cachons dans la case de sa grand-mère qui a quitté ce monde et nous parlons, nous parlons, et nous parlons, ou nous allons aux champs... »²

le narrateur : Là, c'est sa voix à elle quand elle était petite fille. Sa mère, elle, ne parle que le bamanan. On reconnaît vite les voix », ajoutèrent les Maliens, comme si tout cela était parfaitement normal. Ils prenaient soin d'elle, la surveillaient, la nourrissaient et l'obligeaient à boire quand elle délirait.

Fatime : (« Kou-kou-kou » de deuil, la bouche frappée de la main. Parlé :)

« – Nous rentrons des champs. Il y a plein de gens dans la case :

« – Anw bè na ka bô foro la. Moko caaman bè bougou kono... Djiriba dô bina Djabaté la kaw ka tchocoroba sara. Un grand arbre est tombé ! Le vieux Djabaté vient de mourir ! »

Mon papa est mort...

(Voix de la mère :) Vous puez le cadavre ! Je vais demander à Dieu de détruire votre maudit village ! Le feu du ciel descendra sur vous ! Sur vous tous ! Tasouma bè bô sanfè ka djigui aw kan ! Aw bè kan !

² (Chanté) « Guileyaa, guila mani soro, nimana, a yira allala fémin té bonda kelena nogoya massa yé allah yéééé. »

(Parlé) Fatime cè gnouman ni, ne cè kagni bi sa, aw ka ne flè sa ! Ne de cè kagni ni be ye bi. Ne daoula ka bô ni bè taye. Bjenkon n'pokotiki ni mi cè kagni ni bè ye.

(Chanté) « Guileyaa, guila mani soro, nimana, a yira allala fémin té bonda kelena nogoya massa yé allah yéééé. »

(Parlé) Anw ka dougoula, forobè ne fâh fè, ne fâh koni ko kadiné ye dèh. Terimuso ni dobè ne fè. A toko ye Sitan. O ye ne daka wulide ye. Shou ni tile an bè gnon kon bolo, fo mokow bafo anw ma ko flani minuw ma bôgnonkonfè. Dongodon Sitan bè na anw ka só walima ne bè taa ka sô. An bè taa andôkô a mo mufo ka sô kono, a mo muso o baana, an bè kouma, ka kouma, ka tila kouma, walima an bè taa fô rola.

(Chanté, puis voix de petite fille :) Mon papa, il est gentil avec ma maman et avec nous. Quand il revient, il me rapporte une mangue ou une banane. J'aimais beaucoup mon papa. Et maintenant il est mort... (Pleurs.) Mais il faut que j'arrête de pleurer, sinon les gens vont dire que je suis une petite pleurnicheuse... »³

(Elle s'adresse à la place où se tient le narrateur.)

« – Moi, c'est Fatime. Et toi ?... Je viens de Sanamba. Tu ne connais pas Sanamba ?... Sanamba, c'est... (Hésitation.) Moi-même, je ne sais plus bien où est Sanamba... J'ai oublié le chemin de Sanamba... J'ai voulu oublier le chemin après tout ce que Sanamba m'a fait souffrir... Aïe waï waï ! voilà qu'est venu le jour de mes noces ! (Elle pleure) Pleurez, vous tous ! Car aujourd'hui je me marie ! A ye kasi, aw bè ! Kadakan bi ne bèfuru. Ne ka ko gnon don selenflè ni ye ! Ayé kachi kèèè ngo bi dé yé né ka konio yé.

(Elle se met à rire.)

« – Ayé konio sinsin nouma toubala kono diamanatiki na kan té dogo toubala kono. »⁴

Va-t-en ! Va-t-en, toi la vieille, avec ton couteau ! Mah wara, ne t'approche pas avec ton bolokoli mourou ! (Cris.) Laisse-moi tranquille ! Mais elle vient, la vieille, la grosse, la boiteuse édentée, avec son œil aveugle, Mah wara, elle vient avec ses femmes au foulard rouge, elles me passent le vêtement blanc, elles me traînent aux toilettes, je crie, je pleure, elles me prennent chacune par un bras, une jambe, elles m'écartent les cuisses, Mah wara s'approche, elle se penche sur moi, elle coupe mon sexe avec son petit couteau... (Cri.) « Mahhhhhhhh dimai bena ne Fatime faga koiïï, mahh be minnnn ! », ma mère s'est cachée pour ne pas entendre mes cris, le sang coule, les femmes me couchent sur le sol, je ne peux plus bouger...

« – Eeh ayé dji do doumann Fatime kirinan folo an be ta a nianatike ni dji yé ! »

On me jette de l'eau sur le visage :

³ Ne fah kagni sa a koun bè gnouman gna kè ne bâh ye, o ni anw fana, ni a koun nana a koun bè ne sama mangoro la, wali ma namasa. Ne fâh koun ko kadi ne ye kodjoujou. Sisan koni a sara... Fo ne de ka kasi dabra té sa, ni o tè mokow na fone ma ko den ni térédjoujou.

⁴ Chant nuptial quand la mariée est conduite dans la maison de son mari.

« – Cesse de pleurer comme une gamine. Maintenant, tu es devenue une femme. »

Kasidabla sa inafu blakoroni sisan i kèra muso dafalen ye? Alors, c'est ça, être une femme, c'est souffrir ?

Allah, je t'en prie, remplace par des pierres les seins des femmes qui naîtront dans ce pays, fais-les naître sans vagin, ou alors, s'il te plaît, fais-les naître avec le vagin cousu !

(Chantonné :) « – Ay konio sen sen nou ma touba la kono djamana tiki nakan te dogo touba la kono. »

Et toujours les tam-tams au-dehors pour mon mariage, et les hommes et les femmes qui dansent, les femmes me ramènent dans ma chambre... Je marche les jambes écartées mais la douleur continue, le visage caché par le voile blanc.

Quand il fait noir partout, on me conduit dans une maison qui n'est pas la nôtre. Je reconnais la maison du frère de l'ami de mon papa. Il a deux femmes qui sont du même âge que ma maman.

L'homme qui a l'âge de mon papa enlève mon voile. Et puis il m'écarte encore les jambes, son corps pèse sur moi. Il m'introduit quelque chose de dur dans mon ventre. Je crie tellement j'ai mal, je me tords sous lui.

Pendant ce temps, derrière la fenêtre, une vieille femme dit tout bas :

« – I kana ban, i djidja galabou soro, nden muso. Né ba don a ka djougou, nga an da kan de do, anw musow koni. Il ne faut pas refuser, hein, prends courage, ma fille. Je sais que c'est dur, mais c'est notre sort, à nous les femmes. »

Une nouvelle douleur s'ajoute à la première. Quelques minutes après, l'homme qui a l'âge de mon papa et qui est mon mari ronfle.

« – Dimi bi kan wa ? O ye dja kouya ye dèh, ka I da I cè fè, o y dimi ye. Ni cokola, I té na taa kamalen wèrè tikè. Fourou baton, Allah yèrè de ye o fo, n'den muso. »

La vieille continue de parler, de parler, de parler derrière la fenêtre :

« – Tu as mal ? c'est normal. Coucher avec son mari, c'est la douleur. Comme ça, tu n'iras jamais voir ailleurs. Fourou baton, Dieu même a demandé ça, ma fille. »

le narrateur : Brusquement Fatime me saisit le bras et plonge son regard dans le mien. Ses yeux mangeaient son visage, je m'y noyai, sans pouvoir détourner mon regard du sien.

Fatime : « – E Fatime i ti yanga ko i yé nafolo ba tigi dougoukolo tigi dô muso yé ? N'es-tu pas fière, Fatime, d'être la troisième épouse d'un homme riche, d'un maître des terres ? »

(Elle éclate de rire.) Cet homme qui m'écartait les jambes pour faire entrer son sexe en moi, je me suis appliqué à aiguïser ma haine comme le couteau sur la pierre. Quand il est tombé malade, il essayait en vain de me pénétrer, il n'y arrivait pas, pas plus qu'avec ses autres épouses, alors fou de rage, il nous battait. Ce n'était pas coucher avec nous qui lui importait, c'était de prouver qu'il était toujours l'homme, le maître des terres, et de montrer à tous qu'il pouvait encore le faire. Il m'accusait d'être une sorcière et de l'avoir rendu impuissant. Il ne pouvait plus m'enceinter, il a voulu demander à son jeune frère de partager ma couche pour lui donner un enfant. ; j'ai pris une machette, le frère est sorti de la chambre. Mes coépouses ont voulu s'enfuir dans leur famille par peur de mourir ; leur famille les a rejetées :

« – E furu len do, i cè de ta iye sisan, t'as a ka sô, anw mako fait tè e la blen yan tè e ka sô ye blen. Tu es mariée, tu appartiens à ton mari désormais, retourne chez lui, nous n'avons plus rien à faire avec toi, cette maison n'est plus ta maison. »

En partant, leurs mères :

« – N'den muso, i mougoun ni Allah son n'a à kow bè gnènèbo. Prends patience, ma fille, avec l'aide de Dieu les choses finiront par s'arranger. »

Oui, ça finira avec la mort du vieux ! (Rire.) Elles sont revenues. Qu'est-ce qu'elles pouvaient faire ? Aller où ? Il a cassé le bras de sa seconde, presque tué sa première qui est restée sans connaissance pendant deux jours. Elles pleuraient : il finira par nous tuer ! Il a ordonné à sa seconde épouse de lui préparer son plat préféré, mais elle ne pouvait pas bouger son bras qu'il avait cassé à coups de chicote. C'est moi qui l'ai préparé et le lui ai servi. Il l'a goûté :

« – E doun ye foroto sèbè kè n'a gni la dèh, i be n'a yé nbè n'a mi kila kofè ! »

Il a dit :

« – Tu l’as drôlement épicé, ce plat ! Tu vas voir comme je vais te faire ton affaire après ! »

Très vite, il a commencé à se tordre comme un ver, il a essayé d’appeler à l’aide, mais il ne pouvait plus crier. Mes coépouses sont entrées. Il nous regardait, les yeux exorbités, il tendait les bras vers nous. Puis il a vomi du sang. Pour ne plus entendre ses râles, mes coépouses ont couru hors de la concession. Je me suis accroupie, je l’ai regardé mourir sans détourner mes yeux des siens. J’ai pris mes affaires, et je suis partie. »

le narrateur : Elle s’est tue. Qu’est-ce qu’elle attendait de moi ? Quelqu’un a murmuré :

« – Elle a empoisonné son mari. Chez nous, la police la recherche. »

« – Elle est belle, Fatime. Prends-la avec toi, le Blanc ; tu la protégeras », a dit une des Camerounaises.

« – Mais fais attention à ce qu’elle te prépare à manger », a dit l’autre en riant.

Je lui ai demandé :

« – Où vas-tu, Fatime ? »

Ses yeux tournés en dedans, elle était repartie dans son monde. C’était à nouveau la voix de sa mère folle qu’on entendait à travers la sienne, et d’autres voix de femmes plus anciennes, une chaîne de femmes, de mères en filles.

Déjà, tous se levaient, se chargeaient de leurs bagages, de leurs bidons d’eau. Docile, Fatime fit comme eux.

Je les avais emmenés voir les cadavres découverts le matin. Deux hommes et une femme, morts de soif. Ils se sont seulement détournés.

Aux Maliens, j’avais dit :

« – Né you bla ka sutòli suma minta. »

Je leur avais fait respirer l’odeur des cadavres qui pourrissaient. Aux autres, je les avais avertis en français, en anglais. Ils m’ont souri avec gentillesse. Du désert, ils ne savaient que ce qu’ils avaient vu à la télévision : des scorpions, des coupeurs de routes, du sable...

Les nomades ont beaucoup de mots pour dire le sable, selon qu'il est blanc, noir ou rougeâtre, qu'il s'écoule comme de l'eau ou s'effrite en poussière, selon que le pied s'y enfonce ou non. Les mêmes mots désignent le sable, une troupe nombreuse, la vague de la mer, la colline de sable, le manque de prudence.

Il y en a encore davantage pour le désert. Les mêmes mots s'emploient pour dire le désert, le vide, les paroles vides de sens, ce qui est vain et inutile, la fuite loin des lieux habités qui rend libre parce que le désert met à l'abri de l'autorité, la perte, le lieu où l'homme se perd, l'esprit troublé par la folie, un mot pour dire que quelqu'un a été engagé à traverser le désert pour qu'il s'y égare, qu'il y périsse, un malheur immense, encore un mot pour désigner un désert où il n'y a pas de signes pour se guider, où l'on n'entend aucune voix, aucun écho, les mêmes mots servent pour une brebis qui ne donne pas de lait, une femme qui n'a pas de mamelles, le désert : une femme impudique, dévergondée, au vagin trop large, un mot pour désigner le désert où on ne trouve de l'eau qu'après quatre jours de marche pour abreuver les chameaux, un mot pour la grosse pierre qui indique le chemin qui est aussi une tombe, d'autres mots pour décrire un désert où le sifflement du vent est celui des djinns, où l'on est tourmenté par la soif, où le vent souffle de tous les côtés, où Dieu doit réunir le genre humain au jour du Jugement, où le mirage tremble, où le désert est mensonge, où le sable et les nuages apportés de loin s'interposent entre l'œil et l'objet qu'ils masquent, un mot pour désigner le voyageur infatigable à travers les déserts.

J'étais avec eux ; pourtant un espace infranchissable nous séparait. Je leur ai dit de se reposer un peu au moins, avant de continuer, sinon ils n'arriveraient même pas à la frontière. Plus loin, sur toute une journée de marche, il n'y aurait que du vent, de la poussière, du soleil... « – Ce n'est pas loin », avait dit Idrissa. La peur qu'à la prochaine frontière le passeur ne les attende pas était plus forte que leur peur du désert.

« – Bénis-moi, vieux père », a demandé Bachir. Peut-on refuser cela à celui qui va peut-être mourir ? J'avais quelques années de moins qu'aujourd'hui, mais j'étais déjà un vieillard pour lui, dans ces pays où on meurt avant l'âge, un tchokoroba respectable et sage. Je lui ai serré la main que j'ai approchée de ma bouche, j'ai craché dans sa main qu'il s'est passée sur le visage puis il l'a posée sur ma tête pour que je bredouille des formules propices au voyage. L'un après l'autre, ils sont tous venus, Fatime la dernière. Elle ne voulait pas de bénédiction. Elle a pris mes deux mains dans les siennes. Ses mains étaient brûlantes.

« – En tuant ton mari, tu as sauvé ta vie et celles de tes coépouses. »

Elle n'a pas répondu.

Ils se sont enfoncés dans l'obscurité, le pied touchant le sol par le talon, se posant sur le bord extérieur, se propulsant en avant à la naissance du gros orteil tandis que le talon se redressait. Talon-pointe, la cheville et le tendon d'Achille transmettant la poussée du talon aux orteils, talon-pointe, encore et encore, vers la frontière. Chacun s'arrachant de soi, talon-pointe, se défaisant de soi, Abdoulaye abandonnant derrière lui Aboubakar, talon-pointe, avant de s'effacer, héros du temps présent dont aucun griot ne chantera les exploits.

Aujourd'hui travaillent-ils au noir sur un chantier en France, rabatteurs à Château d'Eau ? Ont-ils été arrêtés dans leur course au Maroc, vendus comme esclaves en Libye, prostituées en Algérie, dans l'attente d'un mauvais bateau sur une plage tunisienne ? Se sont-ils noyés dans le grand cimetière marin ? Sont-ils morts de soif dans le désert ?...

Et Fatime ?...

De nouveaux candidats au départ attendent. Non, le désert n'est pas vide.

(Il sort du sac des échantillons de sable.)

J'avais commencé une collection de sables. Aucun n'est pareil à l'autre. En prendre une poignée, la mettre dans un flacon, et s'en aller, c'était tout. Bien plus tard, je me suis rendu compte qu'il y en avait 21, autant que de migrants rencontrés cette nuit-là. J'avais collé des étiquettes, mais les inscriptions se sont effacées. Et puis le vent du désert, la nudité du désert même ne sont plus. Si bien qu'il ne reste de ces ombres que le souvenir confus de leurs paroles et ces petits échantillons de sable.

(La main dans la poche, il en sort une poignée de sable qu'il laisse s'écouler lentement sur la carte.)

Où vont les paroles quand le vent les emporte ?

Noir lent

Où vont les paroles quand le vent les emporte ? existe en deux versions :

- avec la comédienne Djénéba Issa Coulibaly incarnant le souvenir de Fatime, présente sur la scène mais pas dans le même espace ni le même temps que le narrateur
- une version avec la voix de Fatime enregistrée (studio de Joliba FM 105.5).

Au Mali, le texte de Fatime inclut des passages en bamanakan. En Europe, il est majoritairement en français.

CRÉATION

cette lecture-spectacle a été créée le 20 janvier 2023 au Théâtre Acte 7 – direction Adama Traoré

texte Michel Beretti

jeu Michel Beretti et Djénèba Issa Coulibaly (bamanakan)

En Suisse, ce texte a été présenté et joué par Michel Beretti à l'Atelier Grand Cargo en mai 2023, la voix de la comédienne Djénèba Issa Coulibaly était diffusée à partir la version enregistrée.

ATELIER GRAND CARGO

Cornes-Morel 13, 2300 La Chaux-De-Fonds – Suisse

www.cargo15.ch – collection seul.e au monde – réimpression novembre 2023

impressum Yves Robert – photographie © Yves Robert